

## UN PORTRAIT DE FEMME.

CONTINUATION.

Tout à coup un cri faible et lointain se fit entendre. — Cécile écouta, effrayée et tremblante ; mais le cri s'était éteint dans le silence, emporté par le vent qui passait. — Quelques minutes après elle vit accourir au grand galop Claire, qui était pâle, et dont les yeux gonflés ne pouvaient plus cacher deux grosses larmes qui coulaient lentement le long de ses joues.

Au secours !... au secours ! dit-elle d'une voix éteinte. Il est arrivé un affreux malheur.

Elle s'arrêta ; car sa respiration était tellement oppressée, qu'elle eut peine à prononcer ces dernières paroles.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria la marquise d'Alaincourt, effrayée de la pâleur de sa fille, et du tremblement presque convulsif qui agitait tous ses membres.

— Le cheval de M. Ludovic s'est renversé au détour de l'allée. — Là bas ! là bas !

Et elle indiquait du geste l'allée par laquelle elle venait d'arriver. Le cocher prit cette allée, mit ses chevaux au grand trot, et ne tarda pas à arriver à l'endroit désigné par Mlle de Flauville. Ludovic d'Alaincourt était étendu à terre, et quelques gouttes de sang étaient empreintes sur son front. On le porta dans la voiture ; et, fort heureusement, il avait repris ses sens avant que le marquis d'Alaincourt n'eût été averti de ce fatal événement. Le château de Flauville était le plus proche ; on y transporta le blessé. Pendant tout le temps de la route, Claire avait tenu son cheval auprès de la voiture, et son visage, sans cesse tourné du côté de Ludovic, semblait épier la moindre impression de souffrance. Ah ! qu'elle enviait la place de sa sœur Cécile ! — Cécile était près de lui.

La blessure, quoique n'ayant aucun caractère grave, devait forcer M. Ludovic à rester au château de Flauville. — Pendant ce temps il n'arriva rien de remarquable. Huit jours se passèrent ; le jour fixé pour son départ, il était descendu dans le jardin, depuis quelques minutes il s'y promenait seul et pensif, selon son habitude, lorsqu'il entendit une voix charmante qui chantait mélodieusement. Un massif d'arbres l'en séparait, et il n'osait faire un mouvement, prononcer une parole ; il écouta avec ravissement ; car cette voix était douce et pure. — Elle se tut. Alors il avança doucement, et à travers les branches entrelacées il vit Cécile assise sur un banc de gazon. Jamais plus blanche figure de femme n'était apparue dans un rêve à l'imagination d'un poète ; il y avait sur toute sa personne, à demi-voilée dans l'ombre, une expression de douceur et simple mélancolie, qui avait un charme indicible. Longtemps Ludovic la regarda ainsi, calme et silencieux, la blonde jeune fille, et il joignit les mains malgré lui, comme devant l'apparition d'un ange. — Elle se leva, et, apercevant Ludovic debout derrière elle, appuyé à un arbre, elle laissa échapper un léger cri de surprise, et son charmant visage s'empourpra d'une rougeur subite.

— Je vous ai fait peur, dit le jeune homme, en avançant de quelques pas vers elle.

— Non, non... M. Ludovic balbutia Cécile encore toute émue et troublée, mais je me croyais seule dans ce jardin.

— L'air pur du matin et ce beau soleil d'été m'ont donné une envie irrésistible de faire un tour de jardin, et malgré l'ordonnance expresse du docteur, je suis sorti.

— Quand il le saura, il vous grondera, reprit Cécile en souriant.

— Oui, mais il ne le saura pas, car vous ne me trahirez pas. — Peut-être.

— Peut-être ? dit Ludovic, voilà une réponse bien hostile ; mais vous aurez beau faire, je ne croirai pas à votre méchanceté. — D'ailleurs, la faute en retomberait sur vous.

— Sur moi ?

— J'allais rentrer quand j'ai entendu une voix charmante qui chantait, là, où vous êtes ; je me suis approché et j'ai écouté.

— Vous m'avez entendu ? dit Cécile d'une voix presque confuse ; voilà qui est très mal, sans me prévenir.

— Vous chantez à ravir.

— Ma sœur Claire a une bien plus jolie voix que moi, reprit Cécile avec beaucoup de vivacité ; l'avez-vous entendue ?

— Oui, quelquefois. — Mais que chantez-vous donc toute à l'heure ?

— Une romance que j'ai apprise au couvent ; mais ma sœur m'en a montré hier qui sont vraiment délicieuses.

— Au couvent, reprit Ludovic qui suivait son idée et ne voulait pas accepter le change que cherchait à lui donner la jeune fille ; vous devez être bien heureuse de l'avoir quitté.

— Oh ! oui, bien heureuse d'assister au mariage de Claire.

Un mouvement nerveux d'impatience et de mauvaise humeur passa sur le visage de Ludovic, mais il disparut comme un éclair.

— Alors, dit-il en tendant la main à Cécile, ma sœur, asseyons-nous un instant sur ce banc et causons.

Tous deux s'assirent et gardèrent le silence. — Evidemment tous deux étaient troublés, émus et tremblants ; si Ludovic était calme, Cécile était loin de l'être ; ses joues étaient rouges, son regard agité et inquiet, tantôt se baissait vers la terre, tantôt observait autour d'elle ; prise ainsi à l'improviste, elle pauvre et tremblante jeune fille qui ne connaissait du monde que le couvent et ses compagnes, elle n'avait pas osé refuser de s'asseoir, ne sachant s'il était bien ou mal d'agir ainsi qu'elle faisait. — Seulement elle se sentait tout émue d'être ainsi seule, presque isolée sous la voûte à demi sombre de ces arbres centenaires, et une émotion nouvelle palpait dans son cœur. — Ce silence la troublait encore davantage ; elle eut bien voulu parler, mais elle ne savait que dire.

Ludovic aussi cherchait de quelle manière il allait commencer la conversation ; et sans nul doute il n'était pas satisfait de ce qui lui venait à la pensée ; car plusieurs fois il se pencha vers Cécile pour lui adresser la parole, et cependant il se taisait. — Il sembla tout à coup prendre un parti décisif avec lui-même, car il se rapprocha de Cécile et lui dit à voix basse :

— Tenez, Cécile, puisqu'un hasard que je n'aurais pas osé invoquer m'a amené près de vous, je dois vous dire ce que

j'ai dans le cœur, c'est le devoir d'un honnête-homme et d'une âme loyale.

Cécile fit un mouvement presque d'effroi ; il y a de ses choses qui se devinent instinctivement avant même qu'on ait appris à les comprendre.

— Il me semble, dit-elle en balbutiant, que j'ai entendu la cloche du déjeuner.

— Cécile, interrompit Ludovic, ne vous éloignez pas, je vous en supplie, avant que je vous aie dit ce que j'ai à vous dire, car il faut que vous le sachiez, et Dieu l'a voulu, puisque Dieu a voulu que nous nous rencontrassions ici seuls et sans témoins. — Je dois épouser votre sœur, mais je ne l'aime pas. — Que voulez-vous, l'amour dépend-il de nous ? Certes, Claire est jeune, elle est belle, elle a mille qualités qui doivent la faire chérir et adorer de tous, et c'est affreux de prendre une femme ainsi jeune et belle, et de sentir qu'on ne l'aime pas... peut-être, Cécile, qu'on ne l'aimera jamais.

— Oh ! dit Cécile, — c'est affreux, monsieur.

— Cécile, songez que j'ai eu confiance en vous, que je vous ai dit là un fatal secret.

— Il me fait peur, dit Cécile à voix basse.

Ludovic continua.

— Long-temps j'ai lutté contre cette étrange froideur qui me glaçait ainsi à son approche ; long-temps j'ai cherché dans moi-même quelque voix secrète qui se réveillât, quelque fibre cachée que son nom pût faire tressaillir. Mais rien... non, rien !... je la voyais entourée d'hommages, d'adorateurs, j'entendais toutes les bouches dire et répéter, lorsqu'elle passait : — Quelle est belle !... et rien, toujours rien.

— Mais alors, interrompit Cécile, en se retournant vers lui, pourquoi l'épousez-vous ?

— Parce que mon père le veut, parce que mon père l'ordonne. Depuis ma naissance et celle de Claire, ce mariage a été décidé entre nos deux familles, et ni l'une ni l'autre ne pourrait y renoncer sans un éclat fâcheux ; j'ai voulu résister à mon père, j'ai voulu lui dire que je n'aimais pas Claire, et qu'un honnête homme ne devait pas épouser une femme qu'il n'aimait pas ; mon père m'a menacé de sa colère, presque de sa malédiction, Cécile, et j'ai courbé la tête, et j'ai obéi, mais je souffrais horriblement ; car, si ce mariage brisait l'avenir de Claire sous le despotisme des convenances du monde, il brisait le mien aussi : l'amour, Cécile, je le comprenais alors, mais sans le ressentir, je comprenais ce battement pressé du cœur qui tressaille dans votre poitrine à l'approche d'une femme, je comprenais ce trouble et cette émotion étrange qui vous prend à sa vue, ces mots sans suite qu'on voudrait prononcer et qui errent, éteints sur vos lèvres. — Aimer... aimer... c'est donner son âme, sa vie, son sang, c'est voir la même image sans cesse devant ses yeux, le jour quand on pense, la nuit quand on veille ; c'est s'agenouiller devant cette image, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

— Monsieur, dit Cécile en se levant avec vivacité, veuillez me permettre de me retirer.

— Oh ! non, non, Cécile, s'écria Ludovic en la retenant par la main et la serrant dans les siennes. Si je suis venu à vous, si je vous ai ainsi parlé, c'est qu'une volonté plus forte que la mienne me poussait malgré moi, c'est que malgré moi les paroles s'échappaient de mes lèvres, c'est que vous, Cécile, vous deviez savoir ce que je viens de vous dire ; c'est que ce mariage auquel je me soumettais il y a quelques jours, est impossible.

— Impossible ! répéta Cécile ; et tout à coup la rougeur qui empourprait son visage fit place à une pâleur subite, car elle se rappelait les confidences que sa sœur lui avait faites, car elle se rappelait, la pauvre Cécile, combien Claire mettait tout son bonheur et tout son avenir dans cette union projetée, elle se rappelait tout à coup cette nuit entière passée dans d'intimes causeries du cœur et de l'âme ; et ce mot impossible pénétra dans sa pensée comme un horrible malheur ; elle se sentit toute tremblante et toute bouleversée ; mais en même temps, elle si faible, si timide, trouva dans elle-même une force et un courage étranges. Elle regarda Ludovic presque fixement et répétant avec une expression de voix douloureuse ce mot impossible, elle ajouta :

— Mais si elle vous aime, — elle !... —

— Si elle m'aime... dit à voix basse Ludovic, car pour la première fois cette pensée lui venait, et dans la bouche de Cécile c'était presque un aveu. — Il hésita avant de pouvoir répondre ; cette question avait été si soudaine et si imprévue qu'il n'avait pu s'y préparer par avance. Si elle m'aime, dit-il enfin, plus que jamais ce mariage est impossible, car il ferait le malheur de sa vie, car malgré tous mes soins à la cacher, elle finirait par connaître ce fatal secret, et sa vie entière serait brisée par moi, et je serais criminel sans être coupable, et ses larmes couleraient sans que je puisse les sécher. — Oh ! non, non, je vous l'ai dit : impossible !

— Eh bien ! oui..., elle vous aime, M. Ludovic, dit Cécile, elle vous aime... oh ! c'est peut-être bien mal à moi de vous dire cela, mais Dieu me pardonnera, car j'ai peur pour elle et je veux la sauver. — Oui, Claire vous aime ; depuis son enfance vivant auprès de vous, elle a appris à vous aimer et cette pensée qui liait nos deux familles était peut-être un instinct qui la guidait.

— Mon Dieu ! dit Ludovic en retombant sur le banc.

Cécile continua :

— Elle a fait de cet amour ses plus chères espérances, son bonheur, sa vie peut-être... Oh ! par grâce, ne lui ôtez pas cela ; par grâce, sauvez ma pauvre sœur ! — Aimez-la... aimez-la.

Et la pauvre enfant prononça ces deux derniers mots avec une naïveté douloureuse.

Ludovic était anéanti ; il leva la tête, regardant Cécile en face, comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas sous le poids terrible d'un rêve.

— Que faire !... mon Dieu !... que faire ? répéta-t-il deux fois en se serrant le front de ses deux mains ; c'est affreux !... Et il se leva.

— Si j'en aime un autre, Cécile, si...

— Vous en aimez un autre, interrompit Cécile avec effroi... Pauvre Claire !

— Oui, ajouta Ludovic, j'en aime un autre ; une autre

maintenant a, par la pensée, ma vie, mon âme, mon bonheur

— Comment cela est-il arrivé ? je n'en sais rien. — Comment cet amour est-il entré profond et impérieux dans mon cœur, et cela malgré moi ; cela, voyez-vous, par la volonté de Dieu ! Pourquoi, devant son visage que je voyais pour la première fois, ai-je tremblé comme un enfant ? Pourquoi me suis-je senti prêt à tomber à deux genoux devant elle pour la prier ? Demandez-le, Cécile, à ces mystères intimes de notre âme ; demandez-le au Ciel, à vous qui êtes un de ses anges ; et puis dites-le-moi, à moi qui vous supplie, à moi qui joins les mains, à moi, Cécile... à moi qui vous aime !...

— Moi ! s'écria Cécile en reculant, et regardant avec effroi autour d'elle, comme si elle eût craint que cet aveu terrible se fût gravé en lettres ineffaçables sur chaque feuille des arbres que le vent balançait au-dessus de sa tête : moi !...

Puis elle se cacha le visage de ses deux mains.

Dans le même moment, il se fit un bruissement subit dans le taillis voisin ; Ludovic n'y fit aucune attention, mais Cécile tressaillit comme si elle eût entendu le sifflement d'un serpent ; elle releva la tête lentement ; on eût dit qu'elle craignait d'épouvanter ce bruit qui l'épouvantait, et elle promena autour d'elle son regard terrifié, interrogeant avec la pâleur de l'effroi tout ce qui l'entourait.

— Avez-vous entendu ? dit-elle enfin à voix basse ; quel qu'un nous a écoutés.

— Non, personne, reprit Ludovic ; nous sommes seuls, Cécile ; de grâce ne me regardez pas ainsi... un mot, un seul...

— Monsieur, laissez-moi, interrompit Cécile. — Oh ! j'ai peur de ce que vous m'avez dit.

La cloche sonna le déjeuner, et Cécile s'éloigna rapidement sans détourner la tête. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, tout le monde était déjà à table ; Cécile s'assit sans dire un mot, car elle craignait que le tremblement de sa voix ne vint à la trahir.

— Mais où est donc M. Ludovic ? dit le marquis d'Alaincourt ; tu ne l'as pas vu dans le jardin, Cécile ?

— Non... non, mon père... balbutia Cécile, sans oser lever les yeux.

— Il n'aura peut-être pas entendu la cloche ; Pierre va l'avertir.

Le domestique venait à peine de sortir lorsque Ludovic entra.

— Pardon, Mme la marquise, dit-il en entrant, j'étais au fond du jardin. Je présente mes respects à Mlle Claire et à Mlle Cécile, ajouta-t-il ensuite.

— Vous allez beaucoup mieux ce matin, monsieur ? dit Claire.

En entendant la voix de sa sœur, Cécile trembla ; mais la voix de Claire était calme, et Cécile n'y put découvrir l'empreinte d'aucune émotion cachée ; elle respira un peu. — Si quelqu'un nous a entendus, pensa-t-elle, ce n'est pas Claire.

Ludovic était troublé comme un homme qui devine presque dans le présent ce qui se dénouera dans l'avenir ; mais il se sentait soulagé d'un énorme fardeau ; car au moins sa position maintenant était précise. Il avait dit à Cécile qu'il l'aimait, qu'il n'avait jamais aimé Claire ; et quoique ce fut qui arrivât, il ne lui était plus possible de reculer devant les paroles qu'il avait prononcées. — Le déjeuner lui paraissait d'une lenteur interminable ; il avait hâte de quitter le château pour aller rejoindre son père.

— Comme tu es pâle ce matin, Claire, dit, quelques instans après, le marquis de Flauville à sa fille.

— Moi ! mon père, répondit Claire. (Et sa voix était étrangement émue, car il lui avait fallu répondre à cette interrogation inattendue, sans s'y être préparé à l'avance.) Je suis un peu souffrante ce matin ; j'ai mal dormi.

— Ce beau soleil de printemps te remettra tout à fait. — Monteras-tu à cheval aujourd'hui ?

— Oh ! non, mon bon père, interrompit Claire.

— Tu négliges ton élève, dit la marquise en souriant, et Cécile aura le droit de se plaindre.

— Je n'ai pas non plus envie de monter à cheval aujourd'hui. Je ne me sens pas bien.

— Il paraît, reprit le marquis en riant, que toi tu n'as pas non plus dormi ; c'est décidément un complot de famille.

Ludovic était sur les épines ; il craignait une explosion ; car il voyait Cécile dont l'embarras augmentait de minute en minute et dont le visage devenait rouge et enflammé au moindre mot qui lui était adressé.

Le hasard vint à son secours ; car la porte s'ouvrit, et un domestique vint annoncer que la voiture du marquis de Flauville était entrée dans la cour du château.

— Le marquis est-il entré au salon ?

— M. le marquis d'Alaincourt s'est trouvé indisposé, et prie Mme la marquise d'agréer ses excuses.

— Allons, décidément, dit le marquis en roulant sa serviette, il y a quelque chose dans l'air aujourd'hui ; ils sont tous malades.

On se leva de table.

Ludovic s'approcha de la marquise de Flauville.

— Permettez-moi, Mme la marquise, lui dit-il, de vous renouveler, en partant, l'expression de ma reconnaissance pour la bienveillante et cordiale hospitalité que j'ai reçue dans ce château ; croyez que je ne l'oublierai jamais.

Il s'inclina respectueusement et prit les deux mains du vieux marquis qu'il serra affectueusement.

— Adieu, Mlle Claire, dit-il ensuite, j'espère que votre indisposition n'aura pas de suite, et j'aurai l'honneur de venir demain moi-même chercher de vos nouvelles.

Puis il passa à côté de Cécile et en la saluant il lui dit tout bas : Cécile, je vous aime.

La pauvre jeune fille fit un mouvement brusque d'effroi ; on eut dit que ces quatre mots, ainsi que le fer aigu d'une lame l'avaient frappée à la poitrine.

Quelques minutes après, le jeune Ludovic d'Alaincourt avait quitté le château de Flauville.

BARON DE BAZANCOURT.

(La suite au prochain numéro.)

ON a besoin à cette imprimerie d'un jeune homme comme apprenti. Il est nécessaire qu'il sache lire et écrire.